

Formation Apertura-Arcanes

*Les silences dans tous leurs états et « le temps pour comprendre »*

Exposé du 22 mars 2023

## **Le silence comme *epoché* de la jouissance ?**

*« Patience, patience  
Patience dans l'azur,  
Chaque atome de silence  
est la chance d'un fruit mûr. »  
Paul Valéry*

En grec ancien, *epochè* ou *epochê* veut dire « *arrêt, interruption, cessation* », c'est dans cette acception-là que j'utilise ce mot ici. Le silence serait comme un arrêt, une suspension dans l'économie de la jouissance. La notion de jouissance est dès lors impliquée dans le temps subjectif, le temps logique de Lacan.

Cela nécessite, dans un premier temps, d'envisager le silence sous ses multiples aspects, de préciser également, ce que l'on entend par jouissance et ensuite de quel type de jouissance il pourrait s'agir dans notre propos.

Il nous faudra aborder également, si le silence est bien une suspension de jouissance, pourquoi il se situerait dans la deuxième partie du temps logique.

La notion de silence n'est pas homogène. Si, dans le cadre du dispositif analytique, le silence peut se définir comme l'absence de parole, il n'en reste pas moins que cette absence de parole résulte de la présence d'un analyste et d'un analysant et pourra trouver son origine chez l'un ou chez l'autre, le titre de l'argument proposé aujourd'hui évoque d'ailleurs « Les silences dans tous leurs états ».

Dans son livre *Un mystère plus lointain que l'inconscient*<sup>1</sup>, Alain Didier-Weill cite l'ouvrage d'André Néher<sup>2</sup> : *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*.

Cet auteur avance l'existence d' « un silence plus silencieux que le silence ». C'est le silence sidérant du traumatisme, du *troumatisme* comme le souligne A. Didier-Weill.

Il cite André Néher :

« Si la négation de la parole – la non-parole –, c'est le silence, le non-silence n'est pas automatiquement ni nécessairement la parole. Ce non-silence, c'est un silence plus silencieux que le silence. »

Que faut-il entendre par là ? Les témoignages des rescapés des camps de concentration s'accordent tous sur le point que ce qui les a, entre autres souffrances, terriblement impressionnés, lors de leur arrivée, c'est le silence, sépulcral, qui y régnait malgré la multitude d'individus qui y était regroupée. Ce silence plus silencieux que le silence sporadique du monde, c'est le silence de l'immonde.

Mais ce type de silence se retrouve aussi dans le *troumatisme* qui touche l'*infans* lorsque il n'est plus confronté à l'absence *de* la mère mais à l'absence *dans* la mère. C'est ce moment où présence et absence sont mêlées, indistinguables, où la loi symbolique qui ordonne la séparation de la présence et de l'absence, de la nuit et du jour, du chaud et du froid, du silence et du bruit est supprimée du monde de l'*infans*. Cette chute hors du symbolique fait que, je cite Alain Didier-Weill :

« Le sujet traumatisé, cessant d'être soutenu par la loi symbolique, choisit hors du symbolique tel cet étron dont "l'homme aux loups" fait l'expérience, selon un processus d'expulsion dont le retentissement subjectif est, au dire de Freud, une expérience de "mortification" du sujet<sup>3</sup>. »

Ce type de silence, plus silencieux que le silence, c'est un silence de mort, silence de mort du sujet.

Nous y reviendrons sûrement, mais il paraît dès maintenant nécessaire de souligner qu'un silence absolu chez l'analyste peut revêtir cet aspect de silence *troumatissant*. Que l'analyste doive occuper la place qu'occupe le mort dans le jeu de bridge, n'est absolument pas synonyme de la pratique de ce silence de mort. Si aucune réaction ne vient de l'analyste, la parole et avec elle le désir de l'analysant partent « aux chiottes » comme le dit Lacan<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> A. Didier-Weill, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, Aubier, coll. « Psychanalyse », 2010, p.84.

<sup>2</sup> A. Néher, *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Seuil, 1970, p.75.

<sup>3</sup> *Ibid.* note 1, p.83.

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le Séminaire Livre VII*, Seuil, 2001, p.246.

La cure analytique implique, tout au contraire, que, dans le cadre du transfert, la présence de l'analyste soit la garante de la possible réinscription dans le monde du symbolique.

Ce type de silence renvoie à une jouissance liée à la toute-puissance de l'Autre, un Autre non barré par la castration symbolique, le sujet est face au réel sans la médiation de la parole et du fantasme. Si le transfert analytique repose selon Lacan sur la reconnaissance d'un sujet-supposé-savoir, le silence absolu de l'analyste vient à poser celui-ci comme « sujet-sachant ». L'analyste, bien sûr, ne répond pas aux demandes, mais pour autant rien ne l'autorise à être aux abonnés absents !!!

C'est ce qui m'amène inéluctablement à n'envisager la problématique du silence en analyse que dans le cadre du transfert.

« Qu'est-ce donc que ce transfert dont Freud dit quelque part que son travail se poursuit invisible derrière le progrès du traitement et dont au reste les effets "échappent à la démonstration" ?<sup>5</sup> », nous dit Lacan,

Plus loin il rajoute :

« Autrement dit le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un mouvement de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets. Qu'est-ce qu'alors interpréter le transfert ? Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur il relance le procès. »<sup>6</sup>

Pourquoi reprendre ces mots de Lacan qui datent de 1951 ?

Même si à ce moment-là de son élaboration théorique, la notion de sujet-supposé-savoir n'est pas encore présente, on y trouve l'affirmation que la présence de l'analyste est consubstantielle à la constitution par le sujet de ses objets d'amour.

« Les grandes douleurs sont muettes » dit-on.

Le silence de l'analysant pourrait-il donc se faire « entendre » lorsque ce dernier est au plus près de son symptôme ? Ce silence aurait-il un destinataire ? Est-ce un silence délibéré ou bien constitue-t-il un avènement pour le sujet ?

Questions certes bien banales mais qui nous ramènent à la place que joue le transfert dans ce que j'appellerais l'économie des silences. Cette stagnation dialectique dont parle Lacan, c'est là le vide de ce point mort où l'analyste doit interpréter le transfert. Et c'est un leurre qui

---

<sup>5</sup> Les *Écrits* p. 225.

<sup>6</sup> *ibid.*

vient le remplir ce vide ! C'est par la grâce d'une tromperie monumentale que le procès dialectique va pouvoir se relancer. Le silence me paraît pouvoir jouer le rôle de ce leurre trompeur

« Dans le monde réellement renversé, dit Guy Debord, le vrai est un moment du faux. » Dans le même mouvement où s'insinue la tromperie, la vérité pas-toute peut surgir. La fausse parole du silence peut trahir la présence cachée de la vérité menteuse.

Dans son ouvrage, *Une saison chez Lacan*<sup>7</sup>, Pierre Rey rapporte une séance de son analyse avec Lacan :

« Un jour, ayant vidé la totalité de mon sac, je crus qu'il allait se lever : il n'en fit rien. Assis à son bureau, il continuait, comme s'il avait oublié ma présence, à tracer des idéogrammes sur un bloc de papier. Gêné soudain par l'absence du volume sonore de ma voix dans la pièce, je me tortillai avec embarras sur ma chaise ; il ne bronchait toujours pas. De l'autre côté de la pièce, je savais que les patients s'accumulaient. Il lui était donc impossible de m'imposer plus longtemps cette torture neuve de mon propre silence. Dix minutes plus tard, il griffonnait toujours. Muscles tendus, bloqué, je m'apprêtais à ouvrir la bouche – pour dire quoi ? – lorsqu'il marmonna son habituelle relance aux inflexions traînantes :

– Oui ?

– Rien, dis-je avec agressivité.

Un nouveau quart d'heure s'écoula sans que ni l'un ni l'autre ne prononçât un mot.

– Oui ?

– Rien !

Ce "rien" faisait écran à l'insupportable angoisse qui aurait dû, à son intensité, me donner la mesure des choses que je refoulais.

– Oui ?

– Rien.

Une heure plus tard, je sortais de son bureau. Brisé. Je n'avais pu tirer aucun son de ma gorge, sinon ce "rien" rageur qui me renvoyait à un "tout" dont l'étendue confusément ressentie me pétrifiait. »

Cette vignette clinique me paraît au plus près de notre problématique d'aujourd'hui.

Deux silences, celui de Pierre Rey et celui de Lacan, se rencontrent, mais est-ce uniquement dans une opposition ? Je ne le crois pas. Bien au contraire, je crois que, d'une certaine manière, ils se répondent.

---

<sup>7</sup>P. Rey, *Une saison chez Lacan*, Robert Laffont, 1989, pp.86-87.

Jusqu'à cette séance-là qui se situe lors de sa première année d'analyse, Pierre Rey occupait chaque séance d'une faconde qui prétendait vouloir tout dire. Néanmoins le coût des séances et les scansion de Lacan maintenaient la frustration indispensable à la poursuite de la cure. J'avancerais que la séance relatée ici survient sûrement, pour Pierre Rey, dans un de ces moments de stagnation dialectique évoqués plus haut. L'angoisse, ici massive qui lui serre la gorge et empêche toute parole, se situe entre jouissance et désir. Ce silence qui n'est que la partie émergée d'une tempête affective intérieure, ne peut même pas s'accrocher ici à un signifiant pris chez l'Autre, ni même à un regard bien que Pierre Rey fasse son analyse en face à face. Par contre le Oui interrogatif de Lacan qui scande ce silence est la manifestation de la présence de l'analyste, de sa présence dans le transfert qui contient l'angoisse de l'analysant. Mais ce silence de Lacan, par le vide de signifiants verbaux, marque aussi une limite à l'imaginaire et au symbolique, il institue dans le transfert le réel de la présence. Il oriente l'angoisse du côté du désir.

Pierre Rey nous montre bien ici le caractère éminemment fécond du transfert dans la cure qui seul peut permettre sa poursuite après une telle séance.

Le silence de l'analyste – cette anecdote clinique me semble le prouver – s'inscrit en creux dans le discours de l'analysant. Qu'est-ce à dire ?

Pierre Rey rapporte que lors de toutes ses premières séances, il saturait littéralement l'espace de la parole dans le champ du langage. Il occupait toute la séance par son verbiage, Lacan, au début, pouvait même relancer cette parole, puis, Pierre Rey nous dit qu'il coupait même la parole à Lacan lorsque celui-ci voulait intervenir. La séance relatée survient à ce moment-là.

C'est-à-dire à un moment où la parole de l'analysant s'épuise et attend désespérément un signe de l'Autre pour se relancer.

Ce signe ne vient pas, ici Lacan ne clôt pas, comme souhaité, la séance, il occupe désormais toute la place avec son silence. Comme on a pu parler de parole pleine, c'est ici un silence plein.

C'est un moment où l'absence de parole venant de l'Autre, du sujet-supposé-savoir, vient interroger et dans le même temps entamer, creuser la jouissance de l'analysant.

« L'inconscient c'est que l'homme en parlant jouisse<sup>8</sup> » assure Lacan.

---

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire Livre XX*, p.95.

Quelle est cette jouissance ici en cause ? C'est une jouissance du verbiage, du parler pour parler, pour jouir de sa parole, et surtout ne rien dire. La jouissance, Lacan la définit quelque part comme l'ensemble de la distribution du plaisir dans le corps. Ce parler sans rien dire ici évoqué, c'est un plaisir du corps. C'est une parole arrimée au corps du sujet, c'est une parole qui est du côté de lalangue et non pas de la langue. Le silence de l'analyste, vient ici pointer la vanité (au sens premier de ce terme, ce qui est vain) de ce discours de l'analysant. En pointant cette vanité, il creuse un trou symbolique dans le réel de lalangue. « Je me tortillai avec embarras sur ma chaise » nous dit Pierre Rey, qu'est-ce que ce tortillement, sinon une façon désespérée d'évacuer une jouissance qui le submerge ?

Paradoxalement, du moins au premier abord, Juan-David Nasio dans son ouvrage, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, avance que :

« Là où la parole échoue apparaît la jouissance<sup>9</sup>. »

Cette incapacité à maintenir un silence du corps lorsqu'il n'a plus de mots qui lui viennent à la bouche, traduit en partie, je crois, cette jouissance-là. Pierre Rey nous rappelle qu'il sort brisé de cette séance ; c'est un corps qui n'ayant pu continuer à jouir d'une parole qui n'avait rien à dire s'est retrouvé sans exutoire, dans l'impasse de sa jouissance.

L'exceptionnelle durée de cette séance a donc eu je crois plusieurs effets chez l'analysant. Reprenons-les.

1. D'une part, P. Rey fait l'expérience, lui qui manie si bien le langage, que dans ce lieu où il a une liberté totale de parler, il peut rester sans voix, et que cette panne de langage n'est pas sans cacher une part de sa vérité subjective. Ces « choses refoulées » – qu'il évoque et dont l'importance est proportionnelle, il le perçoit bien, à l'angoisse qu'il ressent, à ce moment-là de sa cure – il ne peut rien en dire, il ne peut en saisir que les affects qui les accompagnent. Ces affects sont au nombre de deux et sont ceux auxquels aucun parlêtre ne peut se soustraire car ils ne trompent pas, ce sont l'angoisse et la jouissance. Depuis Freud, nous savons que les pulsions ont deux types de représentants : les affects et les représentations de chose et de mot ou signifiants si on suit l'enseignement de Lacan. Seuls ces derniers sont l'objet du refoulement, les affects ne sont jamais refoulés. Dans ce que je nommerai le temps logique de sa cure, Pierre Rey manifeste, par son silence, son incapacité à trouver les signifiants pulsionnels jumelés avec les affects qui l'inondent.

2. Ce moment me semble crucial dans le déroulement du travail analytique. C'est là que la direction de la cure, la dimension transférentielle sur laquelle elle s'appuie, prend toute sa

---

<sup>9</sup> J-D Nasio, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Rivages Psychanalyse, 1992, p.50.

subtilité, peut-être parfois sa dimension poétique. Par son silence, qui répond à celui de l'analysant, Lacan respecte scrupuleusement une éthique de la psychanalyse, et n'impose pas ses propres signifiants qui pourrait faire taire ce silence de l'analysant. Il fait du silence de Pierre Rey un signifiant parce que son désir d'analyste, celui d'obtenir la différence absolue, est massivement impliqué dans cette séance.

Je rapprocherais cela de ce que propose Ferdinand Scherrer dans son article<sup>10</sup> : « La fugue ou les paradoxes de la jouissance. Réflexions à propos de : *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan* ». Dans ce travail, l'auteur s'appuie notamment sur l'ouvrage collectif sous la direction de Marcel Ritter et de Jean-Marie Jadin, *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*.

Ferdinand Scherrer reprend chez Heidegger le concept de *Sigétique*. Ce néologisme est la condensation du mot grec *sigé*, le silence, et de *logik*, la logique.

« La Sigetik est l'essence de la logique et c'est en elle seulement qu'est comprise l'essence du langage. » *Das "Geläut der Stille"*, "La sonnerie du silence", "la résonance et l'appel du silence", est l'essence du langage couverte par la voix articulée du logos. »

La densité de ces deux silences me paraît répondre bien à cette logique du silence et à leur résonance qu'autorise la dimension transférentielle. Il y a une logique du silence car il y a un temps logique qui sous-tend, qui soutient le désir du sujet. Je rappelle que dans ce temps logique, Lacan distingue l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Le titre de l'argument proposé laisserait entendre que le ou plutôt les silences répondraient uniquement au temps pour comprendre. Je ne le pense pas. Le silence peut, je crois, répondre à chacune de ces scansion temporelles subjectives.

Si j'emploie ici ce terme de scansion, c'est qu'il me paraît le mieux à même d'évoquer le fait que la levée d'une séance, le fait de relever un signifiant ou un phonème, de poser un « Oui » interrogateur ou bien un mutisme total, peuvent amener un analysant à s'inscrire dans un instant de voir. Le trou réel dans le symbolique et l'imaginaire du discours de l'analysant (dont le silence peut aussi faire partie) peut originer une sidération, une prise dans ce temps logique.

Mais à même cause il y a souvent différents effets, ces divers aspects de la technique analytique que je viens d'évoquer, peuvent tout autant installer l'analysant dans un temps pour

---

<sup>10</sup> F. Scherrer, « La fugue ou les paradoxes de la jouissance. Réflexions à propos de : La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan », dans *Essaim* 2010/2 (n° 25), pp.119 à 156.

comprendre, temps que je qualifierais de temps pour saisir la dimension symbolique du grand Autre, temps de la cure où le sujet-supposé-savoir devient susceptible d'advenir à la castration.

C'est cette possibilité d'entrevoir la castration de l'Autre qui pourra permettre au sujet d'abandonner lui-même une parcelle de jouissance dans l'urgence d'un moment de conclure. Bien sûr, et l'argument qui nous est proposé le souligne nettement, il n'y a pas un seul moment de conclure et l'automatisme de répétition, moteur de la cure dans le cadre du transfert, remet sans cesse en circulation ces trois parties du temps logique.

Le travail analytique est un créateur de silence, il crée du manque dans une parole qui aurait la prétention de tout dire. Il commémore en permanence le meurtre de la chose par le symbole. Dans ce travail, nous l'avons souligné, la dimension du transfert est cruciale et la répétition qu'il accueille l'est tout autant. Mais pour que tout cela s'installe, pour que ce travail démarre et se poursuive, le véritable moteur c'est le désir de l'analyste. D'être en position de sujet-supposé-savoir implique le désir de l'analyste.

Dans son ouvrage, *Demain la psychanalyse*, Michel Sylvestre me semble exprimer cela au mieux :

«... l'intervention de l'analyste, ce par quoi il signifie son désir au sujet, ne parviendra pas à ce dernier seulement par l'énoncé de ses interprétations mais aussi bien par les formes et les moments de son silence. Certes pas le silence de convention, car il faut bien se taire pour écouter l'autre qui parle, mais le refus de répondre là où l'analyste aurait quelque chose à dire, mais le silence de plomb venant redoubler celui de l'analysant, mais encore la question muette, écho angoissant de la limite du savoir de l'Autre.

Depuis la "parole pleine", le "bien dire" de l'interprétation vraie, jusqu'au silence incisif qui ponctue, scande et relance la dialectique de la cure – voilà autant de modulations de l'acte dont l'analyste est investi par le transfert<sup>11</sup>. »

J'ai évoqué il y a un instant ce « *silence plus silencieux que le silence* », il n'est bien sûr pas en cause ici. Ce que je retrouve dans cette citation de Michel Sylvestre c'est l'affirmation que c'est le désir de l'analyste qui donne toute sa dimension logique au silence, que ce soit le sien ou celui de l'analysant, c'est ce désir qui nourrit, qui féconde un silence et peut permettre de franchir les scansion du temps logique. La jouissance qui emprisonne le sujet et qui n'est plus évacuée par la parole, est suspendue à la densité de ce silence. Je dirais qu'il y a là une

---

<sup>11</sup> S. Michel, *Demain la psychanalyse*, Seuil, 1993, pp.190-191.



valse-hésitation de la jouissance du sujet, mais que la poursuite du pas de danse ne se fait pas vers le retour. Si les pas du danseur se sont immobilisés un instant, il n'y a pas eu arrêt du mouvement, quelque chose peut se libérer d'un trop plein de cette jouissance de la maîtrise du corps dans la hâte de reprendre le mouvement de la danse. Ce que j'ai cru pouvoir nommer l'*époché* de la jouissance correspondrait à ce moment d'hésitation qui résulte de la logique du silence.

La chorégraphie du sujet désirant peut alors se poursuivre jusqu'à ce que « *La petite musique du silence*<sup>12</sup> » suspende à nouveau une parole débordée par la jouissance.

Je voudrais désormais dire un mot de l'économie de la jouissance et de la place du silence dans la cure du psychotique.

Chez le psychotique il n'y a pas de tiercéité. Il est en rapport direct avec l'autre. Cet autre n'a rien cédé de sa jouissance et reste le lieu d'un savoir exhaustif. Cette absence de manque chez l'Autre, expose le psychotique à une jouissance sans limite, mortifère. Pour préciser cela il faut repartir du premier cri de l'*infans* que l'autre transforme en appel, en une demande qu'il interprète et qui doit introduire l'*infans* dans le champ du langage. Pour cela il faut que ce dernier dise « Oui » à cette proposition de l'Autre. Ce jugement d'attribution primitif, cette *Bejahung*, pour advenir, impose que l'Autre n'ait pas reçu le cri comme un signe venant de l'*infans*, mais comme un appel à interpréter et donc susceptible de ratage. Chez le psychotique il n'y a pas eu ce ratage qui introduit au langage. Son cri a fait signe à l'autre et par là le « Oui » au langage, la *Bejahung* a cédé la place à la forclusion. La jouissance de l'exactitude du signe n'est, chez le psychotique, l'objet d'aucune entame. Alors, comment envisager un travail analytique chez lui ?

Le psychotique va essayer de transférer cette jouissance qui le submerge chez l'analyste. Du fait d'une division subjective impossible, il tente de la trouver, de la « rééliser » chez l'analyste. Si celui-ci accepte d'occuper cette position, rien ne pourra s'élaborer, se construire comme suppléance chez le patient. C'est là où le silence de l'analyste peut déployer sa fécondité jusqu'à ce qu'il porte un jugement d'attribution sous la forme d'un « Non », une fin de non-recevoir à cette proposition qui lui est faite.

Michel Sylvestre<sup>13</sup> précise :

« Paradoxalement, c'est d'abord par son silence que l'analyste va marquer sa présence. Précisément parce que cette présence silencieuse et inerte provoque le sujet à lui adresser de

---

<sup>12</sup> J. Reboul, *La petite musique du silence*, Champ Social, 2020.

<sup>13</sup> *Ibid.* note 9, p.210.

plus en plus explicitement ses associations. C'est un silence qui entrave, fait obstacle aux manœuvres auquel le patient le soumet. Ces manœuvres ont cependant chez le psychotique une finalité unique : Faire réintégrer à l'analyste la place de l'Autre de la jouissance. Or, il me semble qu'il ne peut y avoir qu'une seule riposte possible à cette manœuvre, c'est de s'y opposer. Produire par la signification de ce refus un lieu vidé, évacué de toute jouissance. Un lieu où la jouissance est interdite pour que le sujet du signifiant s'y loge.

Après tout, le signifiant de cette signification existe, c'est le *non*, le non du refus, de la pure négation. Peut-être l'analyste n'a-t-il que ce mot à dire. Tout au moins, peut-être est-ce là le seul qui puisse produire un début d'effet.

Bien entendu, cette réponse n'est monotone, voire monolithique, qu'au niveau de l'équivoque, toujours à mi-chemin du jugement qui rejette et de l'insulte qui identifie – pour reprendre ici une indication que donne Lacan dans *L'étourdit*. »

Je crois que ce qu'amène là Michel Sylvestre est d'une grande portée théorico-clinique et pas seulement dans l'abord analytique du sujet psychotique.

La production de ce lieu vidé, évacué de toute jouissance, c'est dans la cure du névrosé, ce que doit porter le désir de l'analyste. Le discours de l'analysant, dans le silence qui contient (dans la dualité sémantique de ce verbe qui l'accueille et la limite à la fois), qui contient sa jouissance, doit par la scansion de l'analyste, quelle que soit la forme que prend cette scansion, être nettoyé de cette jouissance. Ce discours est alors précipité dans un moment de conclure qui est sur le versant de la liberté du désir tout autant que sur celui du désir de liberté.

La logique du silence de l'analysant est articulée à sa jouissance, cette jouissance doit être suspendue, comme un sportif serait suspendu quelque temps pour un défaut de désir, afin que puisse advenir un moment de conclure.

Ce moment de conclure c'est la soudaineté d'une fuite de jouissance qui le permet. Il en résulte paradoxalement ce que Lacan va nommer un plus-de-jouir, c'est-à-dire le maintien d'une tension interne, une jouissance résiduelle qui entretient la dynamique désirante.

Dans la cure du névrosé, le discours de l'analyste met le plus-de-jouir à la place du semblant afin qu'un signifiant maître soit produit et que le savoir soit interrogé comme de la vérité.

Cela me paraît important à préciser sans le recours au schéma des quatre discours.

Je dirai que ce plus de jouir (*a*) dans l'algèbre lacanienne, c'est à la fois le moteur de la cure et aussi ce qui cause le désir de l'analyste. Il permet un discours où la dimension de semblant permet, non pas un silence plus silencieux que le silence, mais un silence qui naît de

la capacité et de la liberté que tout sujet doit avoir à se taire. « *Tais-toi* » pourrait être l'injonction ponctuelle que s'adresseraient l'analyste ou l'analysant. Ce : « Tais-toi » pourrait s'entendre aussi comme un trivial : « T'es toi » (tu es toi) témoin du surgissement d'une vérité subjective.

Car, c'est bien parce qu'il y a eu une parole énoncée que le silence peut apparaître. On sait que Lucien Israël, alors qu'on lui posait la question : « À quoi elle sert la parole ? », répondait :

« À faire entrer le silence. Le silence n'est pas une donnée, il faut parler beaucoup pour avoir le droit de se taire<sup>14</sup>. »

C'est ce silence fécond qui serait le S1, produit du discours de l'analyste. C'est le silence qui est inclus dans une partition musicale, dans la partition du désir pourrait-on dire. C'est un silence amoureux du langage, un silence qui célèbre ses noces avec le langage comme l'énonce Roland Gori<sup>15</sup>, avec beaucoup de poésie.

C'est pour cela je pense, que la valeur à donner au silence varie au cours d'une analyse. Au silence décrit plus haut par Pierre Rey va succéder, au fil du travail analytique, des moments de plus en plus fréquents où l'analysant va se taire. Il décide de se taire pour entendre le désir de l'analyste, ce désir qui est le désir du sujet de l'inconscient. Inouï de la rencontre avec un réel qui le soumet. Ce sont des moments où la symbolique langagière est dépassée par les trois figures majeures du réel : Dieu, la mort, le sexe. Même si, comme Lacan le soutient, « Le symbole est le meurtre de la chose », ces trois figures du Réel que je viens d'évoquer, maintiennent pourtant tout sujet à une distance infranchissable de *Das Ding*, la Chose autour de laquelle toute représentation se constitue. Trou noir du réel qui peut à tout moment avaler les parlêtres que nous sommes.

*Das Ding* serait-elle « cet affreux soleil noir d'où rayonne la nuit » qu'évoque Victor Hugo, figure mythique qui nous dirige invisible, mais dont l'existence se révélerait dans la rencontre avec l'inouï du silence ?

Le peintre Serge Poliakoff disait qu'il cherchait à peindre le silence absolu, peut-être était-ce, chez lui, une tentative désespérée d'unir le silence avec l'invisible ?

---

<sup>14</sup> « Parlez-moi d'amour - Dialogue avec Lucien Israël », Film d'Isabelle Rèbre, 1992, Mira Edition, Diffusion Apertura-Arcanes.

<sup>15</sup> R. Gori, « Les noces du silence et du langage », dans *Penser le silence* (Sous la direction de Stéphane Breton), éd. L'aube., 2022, pp.109-125.